

*Visages de bronze* (CH 1958)  
au 11ème Festival international du film  
de Cannes, mai 1958.  
La réception française.

Roland Cosandey, éd.  
mars 2022

A la recherche de *Visages de bronze* (1)

- Ce qu'il faut, ce n'est pas imaginer qu'on tient une mandarine, mais plutôt oublier qu'il n'y en a pas, tu saisis ? C'est tout.
  - C'est zen, ton truc<sup>1</sup>.

Les articles de la critique française rassemblés dans ce premier volet attribuent le film à son réalisateur officiel, Bernard Taisant. Il est peu fait mention de Philippe Luzuy, alors que cette réalisation lui doit évidemment bien plus que son financement et le pavillon suisse qui lui valut une participation officielle au Festival de Cannes en mai 1958. Et l'on ne s'interroge pas sur cette origine.

Nous aurons à revenir sur cette observation et sur le basculement que représente l'éclipse ultérieure de Bernard Taisant.

*Visages de bronze* ne connut pas de distribution française, ce qui signifie qu'il ne bénéficia pas de l'usuelle relance critique après la compétition cannoise, quand un film commenté au printemps sort sur les écrans, à Paris d'abord.

Aussi la fortune critique du film en France résulte-t-elle de deux moments ponctuels, le Festival de Cannes en mai 1958 et, deux ans plus tard, la parution de l'ouvrage de Pierre Leprohon consacré au cinéma documentaire, *Les Chasseurs d'images* (1960)<sup>2</sup>.

Nous verrons dans le volet suivant ce qu'il en fut en Suisse, où le film fut programmé au Festival international du film de Locarno le 1er août 1958, puis commença à circuler dans les cinémas en juin 1959, six mois après une première qui eut lieu en décembre 1958.

---

<sup>1</sup> Haruki Murakami, *Les granges brûlées*, in: *L'éléphant s'évapore*, Seuil, Paris, 1999, p. 151.

<sup>2</sup> Merci à Sylvain Portmann (Université de Lausanne, Faculté des lettres, Histoire et esthétique du cinéma) pour sa collaboration à l'établissement de ce corpus.

## 11ème Festival international du film, Cannes, 2-18 mai 1958. Le palmarès

[François Chalais]

Cette fois, la boucle est bouclée. Le jury a fini de délibérer. Les dés, si l'on peut évoquer un jeu de hasard à propos d'une décision mûrement soupesée et réfléchie, les dés sont jetés. Et c'est Marcel Achard lui-même qui va vous donner les résultats que vous attendez.

[Marcel Achard]

Le jury chargé des films de long métrage attribue la Palme d'or du Festival international du film 1958 à "Quand passent les cigognes", URSS, pour l'ensemble de ses qualités artistiques et humaines. Le jury tient à souligner l'apport exceptionnel de l'interprétation de Mademoiselle Tatiana Samoïlova. Prix spécial du jury : "Mon Oncle" de Jacques Tati, France, pour l'originalité et la puissance comique de son œuvre. Prix de la mise en scène à Ingmar Bergman pour son film "Nara Livet » (Au seuil de la vie), Suède. Prix du scénario original : aux auteurs de "Giovani Mariti", Italie, (Les Jeunes maris). Prix collectif d'interprétation féminine à Mesdames Eva Dahlbeck, Ingrid Thulin, Bibi Andersson, Barbro Ornas dans le film "Nara Livet" (Au seuil de la vie), Suède. Prix d'interprétation masculine à Paul Newman dans "The Long Hot Summer" (Les Feux de l'été), Etats-Unis. *Prix ex æquo au film "Goha", Tunisie, pour son originalité poétique et la qualité exceptionnelle des commentaires et des dialogues de Georges Schehade, et au film "Visages de bronze", Suisse, pour la probité et l'authenticité de sa réalisation et pour la simple beauté de ses images.*

Maintenant, le jury du film des courts métrages décerne la Palme d'or ex æquo à "La Seine a rencontré Paris", pour sa haute valeur poétique et humaine, "La Joconde", pour la nouveauté de son esprit. Prix spécial : un, "Aux Sources de la vie," pour son intérêt scientifique lié à une vision poétique du monde et des choses; deuxièmement, "Comment l'Homme est monté au ciel", pour l'emploi ingénieux des documents photographiques et des dessins animés.

Radiodiffusion-Télévision française (RTF). Diffusion: 18 mai 1958. Emission : non identifiée. Durée : 2'36". Source: INA (Collection: Reflets de Cannes ). Réf. 00049.

Les lignes mises en italique le sont par nos soins.

Le montage d'images qui accompagne la lecture du palmarès ne comporte pas de plans où l'on repérerait l'un ou l'autre des réalisateurs de *Visages de bronze*.

<https://fresques.ina.fr/festival-de-cannes-fr/fiche-media/Cannes00049/palmars-du-festival-1958.html>

[1]

Simone Dubreuilh<sup>3</sup>, « Bernard Taisant (29 ans) ou la vérité sous les “visages de bronze”. Interview recueillie par Simone Dubreuilh », *Les Lettres françaises* (Paris), n°724, 29 mai - 4 juin 1958.

Cet après-midi là, les critiques étaient las et prêts à la désertion. C'était le dernier samedi du Festival<sup>4</sup>. Dehors, le soleil brillait. Le programme prévoyait, d'ailleurs, un film suisse - perspective apparemment redoutable - et, qui plus est, un documentaire de long métrage et un reportage sur les Indiens... Son titre: *Visages de bronze*.

« Un de plus à endurer », songions-nous, résignés au pire.

\*

Et voici que, dès les premières images, nous fûmes surpris par le ton de ce récit de voyage, la vérité des images, l'économie et la sensibilité de ces images. Tout était simple, net, vrai, dans cette quête d'un jeune Français à travers hauts plateaux et vallées forestières de l'Equateur et de la Bolivie.

Point de clinquant ! Point de pittoresque de foire ! Mais le mystère des choses vraies, mais des hommes surpris en train de vivre, mais le pittoresque sans pittoresque, de la réalité !

\*

Ainsi, Bernard Taisant, jeune documentariste français de vingt-neuf ans, parti travailler sous pavillon suisse, nous a-t-il menés, de ces tribus primitives de la forêt équatoriale, à celles qui vivent sur les hauts plateaux d'une vie presque sédentaire; des Indiens qui creusent leurs canots dans d'énormes troncs de palissandre ou d'acajou à ceux qui teignent les laines avec des couleurs d'aniline venues d'Allemagne; de ceux qui cardent, filent et tissent en famille, les plus petits enfants, graves et diligents, attelés comme des adultes à la tâche dans la sombre maison familiale; des artisans qui

---

<sup>3</sup> Simone Dubreuilh (1921-1960), journaliste cinématographique (*Cinémonde*, *Pour Vous*, *L'Ecran français*, *Positif*, *Les Lettres françaises*, etc.), auteure de pièces radiophoniques, critique de cinéma à la Radiodiffusion Télévision française (RTF).

Dans l'enquête sur la critique menée en 1952 par les *Cahiers du cinéma*, c'est une des réponses de Simone Dubreuilh qui est donnée comme mot de la fin : « *La force profonde de la critique c'est sa responsabilité, sa précarité, le ridicule dont elle se couvre. En effet lorsqu'elle se bat vraiment en faveur d'une œuvre, c'est avec le goût pur et simple, idiot et merveilleux du martyr. Si je devais choisir une patronne à la critique c'est donc Sainte Blandine que j'élirais avec, pour patron, Don Quichotte* », « Notre enquête sur la critique », *Cahiers du cinéma*, n°15 septembre 1952, pp. 33-49 (notre citation, p. 49).

<sup>4</sup> Le samedi 17 mai, dernier jour de la compétition. Le critique de la *Gazette de Lausanne* rate le film, qui avait été programmé mardi 13 mai, voir J. Nr. [Jean Nicollier] « Au Festival de Cannes. Des ultimes films aux courts-métrages. Une œuvre suisse », *Gazette de Lausanne*, je 22 mai 1958, p. 5 (“Le cinéma”). En ligne: [https://www.letempsarchives.ch/page/GDL\\_1958\\_05\\_22/5](https://www.letempsarchives.ch/page/GDL_1958_05_22/5).

fabriquent des étoffes bleu sombre qui durent une vie à ceux qui façonnent le feutre, le modèlent et le remodelent, le trempent et le durcissent de leurs mains agiles afin d'en faire des chapeaux de toutes les couleurs, des chapeaux pour les jours de fête et pour les jours ordinaires, des chapeaux pour le dedans et pour le dehors; des Jivaros qui portent des costumes de plumes, chassent à la sarbacane, coupent et réduisent les têtes de leurs ennemis et considèrent que la mort n'est jamais une « chose naturelle », aux Indiens pêcheurs, beaux et robustes, vêtus de tuniques blanches d'écorce d'arbre et aux derniers Indiens du lac Titicaca.

*L'Empire du soleil*, documentaire italien truqué à gros succès commercial nous avait montré lesdits Indiens, les Ourous, vivant sur des îles de roseaux flottants, passant leurs jours à chanter et à danser, coiffés de jolis feutres ronds ou de bonnets multicolores, leurs femmes parées de jupes vives et de pendeloques de laine<sup>5</sup>. Nous l'avions cru...

Bernard Taisant fait courageusement justice de ces mensonges cinématographiques, de cette interprétation « music-hall » du monde.

La caméra de Bernard Taisant fait le point.

Les Indiens Ourous, Taisant ne les a pas trouvés dansant et chantant sur des îlots de roseaux flottants, mais loin, très loin, par delà les étendues de pierrailles mortes, givrées de sel, de pauvres bergers menant paître leurs lamas.

Vêtus de haillons couleur de tabac, les pieds chargés de poussière grise, dans des cases de boue séchée grisâtre, Taisant a surpris les derniers survivants d'une des races les plus pures du monde. Chassés par les blancs et en voie d'extinction totale, des hommes gris et tristes dans leurs haillons couleur de tabac, les derniers survivants d'un univers grisâtre et désolé !

\*

Devenu leur ami, Bernard Taisant a pu filmer le sacrifice du lama et celui des béliers tel qu'il se pratique encore de temps à autre, mais de plus en plus rarement, chez les Gourous, Cérémonie triste et désolante, avec aspersion des cases par le sang noir des animaux égorgés.

Des libations d'alcool achèvent cette fête misérable. Parfois aussi, autour des ruines de l'église construite par les Jésuites et depuis cinquante ans sans desservant, les Ourous promènent une Vierge rose, bleue et blanche, vêtue d'or, en psalmodiant des prières dénuées de sens où se reconnaît au passage une bribe de latin... Mille mètres plus bas, Bernard Taisant a fixé la danse tourbillonnante mâle, au son de l'orchestre du Terro [sic pour Ferro] Carril, les personnages de la légende indienne et les héros de la chrétienté - le Condor et la Vierge Marie, l'archange saint Michel et les démons. Cette dans étourdissante et bigarrée (mais, cette fois les costumes ne sont

---

<sup>5</sup> Tourné comme *Visages de bronze* en scope et en couleur, *L'Empire du soleil* (Mostra de Venise 1956) fait partie des films que Taisant dénonce plus bas comme relevant d'« une certaine imposture documentaire à la mode depuis quelque temps, car elle est très commerciale ». La comparaison avec trois productions italiennes, *Magie verte* (1953), *Continent perdu* (1954), *L'Empire du soleil* (1956) et le film suédois *L'arc et la flûte*, également à Cannes en 1958, vient sous la plume de nombreux critiques. Elle formera une opinion commune, où se ressent l'influence d'André Bazin, dont on lira plus loin les propos cannois sur la beauté et la vérité dans le documentaire (A. B., « Visages de bronze » et « L'Arc et la flûte », *Cahiers du cinéma*, n°84, juin 1958, p. 28-29.

pas neufs !) s'achèvera elle aussi par une beuverie, une de ces beuveries monstres qui se succèdent comme se succèdent les fêtes.

Des fêtes noyées dans l'alcool.

*Visages de bronze* est, en effet, autre chose encore qu'un documentaire d'une authenticité absolue (à une concession près, une seule: celle de l'assaut et de l'incendie de la case Jivaro), autre chose qu'un documentaire qui ne trahit ni le pays, ni l'homme, c'est un constat : le constat de flagrant délit de l'extinction progressive, irrémédiable, de la race indienne détruite, rongée, assassiné par l'alcool.

Un seul exemple, le plus saisissant peut-être: celui de cette tribu indienne aux visages peints où trente-cinq personnes - dont seulement douze hommes adultes, tout le reste étant composé de femmes et d'enfants - absorbant hebdomadairement, en deux jours de fête, trente-cinq litres d'alcool à soixante-dix degrés.

L'alcool a pénétré partout, dissolvant, corrompant, dégénéralant la fière, la bonne, la douce race indienne. L'alcool vendu par le Blanc, distribué par le Blanc, imposé par le Blanc, et qui aura bientôt eu raison de ces mêmes hommes qui préférèrent à l'esclavage espagnol s'enfoncer au coeur de la forêt tropicale ou se réfugier à quatre mille mètres d'altitude !...

\*

L'auteur de ce beau film, de ce déchirant réquisitoire contre l'homme blanc, est un grand garçon très mince, très pâle, aux cheveux blonds très clairs.

Qu'a-t-il fait avant *Visages de bronze* ?

- *L'école de Photo-Cinéma de Vaugirard, promotion 49-51*<sup>6</sup>.

Monsieur Maugé<sup>7</sup>, directeur de l'école, se souvient fort bien de cet élève très sérieux, attentif, et qu'un début d'affection pulmonaire contraignit à deux années de repos.

- *Ensuite, j'ai suivi certains cours de l'I.D.[H.] E.C., mais l'atmosphère de l'école ne me convint pas tout à fait. Je souhaitais d'ailleurs travailler vite. Assistant pour deux films, j'ai fait une première expérience étrangère au Canada. J'y suis demeuré deux années. J'ai tourné là-bas deux films pour l'Office National du Film, dont l'un fut présenté à Paris*<sup>8</sup>. Puis l'occasion s'est présentée de ce voyage en Amérique du Sud.

---

<sup>6</sup> Sur l'Ecole technique de photographie et de cinématographie (ETPC, 85 rue Vaugirard, Paris, XVe), Françoise Denoyelle, « Lumières sur les archives de l'ENS Louis-Lumière », *Cahiers Louis Lumière*, n°9, 2015, pp. 101-113 ("Mémoires d'écoles. En ligne: [https://www.persee.fr/doc/cillum\\_1763-4261\\_2015\\_num\\_9\\_1\\_977](https://www.persee.fr/doc/cillum_1763-4261_2015_num_9_1_977)).

L'école se nomme aujourd'hui Ecole nationale supérieure Louis-Lumière.

<sup>7</sup> Robert Maugé (1927-2014) avait été nommé à la direction de l'école de Vaugirard en 1944.

<sup>8</sup> Selon Leprohon 1960, p. 37 (voir *infra* [8]), Taisant passe cinq mois au Canada où il tourne, probablement comme chef-opérateur, deux courts métrages de Jacques Valentin, *Rodéo à Calgary* (1957, coproduction Films du Château et U.G.C.) et *L'arpent de gazon*.

*Nous sommes partis il y a un an<sup>9</sup>. Notre équipe se composait de trois personnes: moi, réalisateur et opérateur, le producteur, qui assumait la prise de son, un jeune homme de dix-huit ans, à la fois assistant et photographe<sup>10</sup>.*

- Quelles distances avez-vous parcourues ?

*- Approximativement trente mille kilomètres, de toutes les manières possibles: à pied, à cheval, en auto, en avion, en car, en canoë...*

- Quel matériel avez-vous utilisé?

*- Une caméra Arriflex avec un anamorphoseur Totalvision<sup>11</sup>, un enregistreur portatif Nagra<sup>12</sup>, de la pellicule couleur Eastman.*

- Vous avez sûrement tourné des dizaines de milliers de mètres de film ?

*- Non. Dix mille seulement, dont j'ai gardé deux mille six cents mètres<sup>13</sup>.*

*Certaines chutes comportent, toutefois, des scènes intéressantes.*

- Votre but ?

*- Dénoncer d'abord une certaine imposture documentaire à la mode depuis quelque temps, car elle est très commerciale! Replacer le documentaire dans sa vraie*

---

<sup>9</sup> Ce serait donc en mai 1957, une date qui ne correspond pas à celles qu'avance Leprohon, selon qui Luzuy, Taisant et Allard partent de France en novembre 1956 pour arriver le 10 décembre à Guayaquil (Equateur), leur séjour durant jusqu'en novembre 1957, voir *infra* Pierre Leprohon *Les Chasseurs d'images*, André Bonne, pp. 37-38.

<sup>10</sup> Pierre Allard étant né 1933, en novembre 1956, quand l'expédition partait pour l'Amérique latine, il avait 23 ans.

Nous reviendrons dans une contribution ultérieure sur cette collaboration et sur la trajectoires des protagonistes. On se contentera ici des informations fournies par Pierre Leprohon (*infra*, texte [7]) et des dates suivantes : Pierre Allard, 1933-1983; Philippe Luzuy, Paris, 19 juillet 1933 - Paris, 18 janvier 2014; Bernard Taisant (Paris 17 octobre 1928 - Paris 7 avril 2006). Luzuy est de nationalité suisse.

<sup>11</sup> Totalvision est un système d'anamorphose développé en 1955-56 en RDA par les studios DEFA, objectif Tessar pour la prise de vue et objectif Prokimascop pour la projection développés par VEB Carl Zeiss Iéna, avec quatre pistes magnétiques pour le son. L'adoption de ce système par Luzuy et Taisant mériterait d'être documentée, ainsi que la solution adoptée pour le son et la question de compatibilité des équipements de projection. Seul un examen des éléments conservés permettra de répondre à ces questions.

<sup>12</sup> C'est avec un enregistreur Nagra développé par l'ingénieur Stefan Kudelski (1929-2013), dont le premier modèle est vendu dès 1951, que Henry Brandt réalise en 1953-54 le son de *Nomades du soleil* (CH 1955), dans le Territoire du Niger de ce qui était l'Afrique occidentale française. Pour les deux films (à plusieurs reprises mentionnés ensemble par la critique romande, comme on le verra), il s'agit d'un son non synchrone, accordé aux images lors du montage.

<sup>13</sup> Soit 360 minutes de rushes et 94 minutes de film monté, un ratio de 4:1, soit une relation qui traduit une économie de pellicule sur laquelle on souhaiterait plus de détails, financiers, logistiques ou pratiques. On lit aussi qu'il y eut du 16mm, voir *infra* Jacques Dominique Roullier, « Des tribus qui se meurent... ou qui sont mortes », *Radio TV Je vois tout*, le 27 novembre 1980. Mais rien n'atteste pour le moment un double équipement.

voie<sup>14</sup>. Montrer les gens et les choses tels qu'ils sont. Ne jamais tricher, ne jamais truquer. Fixer quelques scènes - ainsi le sacrifice du lama par les Gourous - qu'on ne reverra sans doute jamais plus.

Et aussi dénoncer les méfaits de cet alcool imbuvable qui poursuit, par l'entremise des blancs et des métis, son oeuvre de mort parmi les derniers Indiens... Car dans cinquante ou cent ans les Indiens auront totalement disparu.

- Vos projets, maintenant que *Visages de bronze* a attiré l'attention sur vous ?

- Poursuivre de semblables enquêtes à travers le monde. J'aimerais beaucoup aller en Afrique. A de très rares exceptions près (je songe aux films de Jean Rouch), je crois l'Afrique aussi maltraitée par les documentaristes que l'Amérique du Sud, et je voudrais tenter de dire, sur elle aussi, la vérité.

---

<sup>14</sup> L'introduction de Philippe Luzuy à l'album de photographies *Visages de bronze* ( Ides et Calendes, Neuchâtel, 1960) fait écho à cette intention (mais sans mention du film !). Elle est rapportée ici à Taisant, que la réduction journalistique opérée par Dubreuilh ou la position adoptée par ce dernier donne comme seul maître d'oeuvre du film. La presse romande sera attentive, elle, au duo Taisant-Luzuy, les associant même domiciliairement et faisant de Taisant un citoyen franco-suisse. Leprohon établira le trio Taisant-Luzuy-Allard (voir *infra*, texte 7]), tout en considérant Taisant comme l'auteur du film. Le générique produit par *La Saison cinématographique* (*infra*, texte [4b] crédite Taisant de la réalisation et de l'image et associe Taisant et Luzuy comme « auteurs ».

A partir des années 1960, le nom de Taisant n'est plus associé au film. Ce qui entraîne plusieurs questions. Sur le moment, celle de la présence des personnes qui accompagnaient la présentation du film à Cannes en 1958. Sur un plus long terme, faut-il soupçonner un éventuel conflit à propos de la paternité de l'oeuvre? On voit l'intérêt qu'il y aura de connaître exactement la formulation des crédits tels qu'ils figurent dans le générique originel et figent les fonctions dans des catégories cloisonnées, mais aussi comment ces fonctions ont pu être désignées dans les contrats qui furent signés entre Luzuy producteur et Taisant.



[2]

A. B. [André Bazin], « Visages de bronze », *Les Cahiers du cinéma*, n°84, juin 1958, p. 28 (“Cannes 1958”).

Le documentaire spectaculaire de long métrage a été illustré par deux films d'esprit assez différent, mais qui présentaient des caractères communs, si on les compare aux plus célèbres réalisations de ces dernières années et notamment aux *Continent Perdu* et autres *Empire du Soleil* <sup>15</sup>.

Il faut féliciter le jury d'avoir récompensé *Visages de Bronze*, plutôt que *L'Arc et la flûte* <sup>16</sup>, bien que ce film ait exigé beaucoup plus de travail et qu'il témoigne d'un métier cinématographique très supérieur. Mais c'est une entreprise plus sympathique et qu'il valait mieux encourager que celle de Sucksdorff<sup>17</sup>. Produite par un tout jeune (quoique barbu) producteur suisse et réalisée par un non moins jeune technicien français, Bernard Taisant, *Visages de Bronze* ne fait en somme pas autre chose que de reprendre le propos de *L'Empire du Soleil*, moins la malhonnêteté. Moins aussi il est vrai le talent plastique, l'éclat spectaculaire d'Enrico Gras. Ce n'est donc pas un film génial, mais il a le mérite de bien rendre sensible par comparaison l'ignominie de l'autre. Il prouve que l'Italien aurait pu faire aussi beau sans trahir la réalité. Mieux, qu'il a négligé par cynisme et rouerie l'une des plus sûres preuves de cette réalité, je veux dire sa vérité.

---

<sup>15</sup> *Continent perdu / Continente perduto*, Enrico Gras, Giorgio Moser, Leonardo Bonzi, Italie-France, Prod. Astra Cinematografica, 1955. Tourné en Chine, Thaïlande et dans l'archipel indonésien, en CinemaScope, Ferraniacolor, 4 pistes magnétiques. Festival de Cannes 1955 (Prix spécial du jury). Festival de Locarno 1955. Livre (éd. française): Leonardo Bonzi, *Continent perdu*, Hachette, Paris, 1956. *L'Empire du soleil / L'Impero del sole*, Enrico Gras, Lux Film, Italie-France, 1956. Tourné au Pérou, en CinemaScope, Ferraniacolor. Festival de Venise 1956. Livre (éd. française): Mario Craveri *L'Empire du soleil*, Hachette, Paris, 1959. On lira, à propos du premier, Roland Barthes, « Continent perdu », in: *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957, pp. 183-185. Paru dans *France Observateur*, n°296, 12 janvier 1956, p. 18.

<sup>16</sup> *L'Arc et la flûte : En djungelsaga*, Arne Sucksdorff, Suède, 1957. Réalisé en couleur et en Agascope, la variante suédoise du CinemaScope (1:2,35), voir <http://www.svenskfilmdatabas.se/sv/item/?type=film&itemid=4551>.

Selon Bazin, ce documentaire « *partiellement reconstitué ou du moins organisé sur la vie d'une tribu indienne, les Maurias, dont l'un des problèmes quotidiens est de se défendre (avec pour seule armes la flèche, la lance ou le piège) contre les tigres et les léopards qui pullulent* » appelle de « *sévères réserves* », « [...] puisque Sucksdorff a soumis son entreprise à des critères spectaculaires et plastiques, beauté des cadrages et de la couleur, qui apparentent *L'Arc et la Flûte* au *Continent perdu*, et dans le documentaire il faut savoir ce qui prime: la réalité ou la beauté. Ce ne peut être que la réalité: sans doute s'agit-il de rendre sa beauté, mais seulement par la recherche du réel. Si l'on vise a priori à la beauté, on lui subordonne finalement la réalité et l'on obtient *L'Empire du Soleil*. », A. B. [André Bazin], « *L'Arc et la flûte* », *Cahiers du cinéma*, n°84, juin 1958, p. 28-29.

<sup>17</sup> De 1940 à 1953, Arne Sucksdorff avait réalisé 17 courts métrages. Avant *L'arc et la flûte*, en 1953, *La grande aventure (Det stora aventyret)*, son premier long métrage, recueillit un succès international.

[3]

Pierre Billard, « Le festival de Cannes. [...] Et autres films », *Cinéma 58*, n°28, juin 1958, p. 22.

*Visages de bronze*, reportage sur les hauts plateaux des Andes, ravira le public de "Connaissance du Monde"<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup> L'allusion à Connaissance du Monde est particulièrement dépréciative dans l'esprit cinéphilique du critique. Elle place *Visages de bronze* au rang des films de voyage présentés par des cinéastes-voyageurs-conférenciers tournant de ville en ville avec leur dernière production et s'adressant à un public censé être mû par un intérêt extra-cinématographique pour des destinations exotiques ou des paysages pittoresques. Quant au terme « reportage », qui apparaît ailleurs aussi (voir [5]), il est choisi en l'occurrence pour sa connotation de superficialité.

« Chasseurs d'images », « voyageurs cinéastes », « cinéastes-conférenciers », sur Connaissance du Monde et les réalisateurs, souvent importants dans le domaine du documentaire, qui en firent l'affiche, voir l'approche moins dogmatique de Pierre Leprohon dans *Chasseurs d'images* (André Bonne, Paris, [1960], pp. 71-96), un ouvrage qui s'adresse au "grand public" et non à un lectorat de ciné-clubs.

[4a]

[Guy Allombert], « Suisse. *Visages de bronze*», *Image et son*, n°113, juin 1958, pp. 15-16 (“Le Festival de Cannes”).

Paru dans un compte rendu du Festival de Cannes rédigée par deux auteurs qui n'en signent pas individuellement les notices, Guy Allombert et François Chevassu, cette recension parue en juin 1958 sera reprise intégralement dans *La saison cinématographique 1958* sous les initiales de Guy Allombert, avec l'addition de crédits et une cotation U.F. O.L.E.I.S., qui vaut pour une recommandation, d'où notre choix de transcrire l'article à partir de cette reprise parue fin 1958 [4b].

Quand elle est publiée en juin, dans l'ensemble des recensions de Cannes, cette critique est placée, ordre alphabétique national oblige, à proximité de l'autre documentaire de long métrage en compétition cette année-là, *L'arc et la flûte* d'Arne Sucksdorff, auquel *Visages de bronze* fut souvent comparé.

On l'a vu avec Bazin (texte [2]), cette comparaison met en évidence un enjeu esthétique, voire moral, que le film de Luzuy et Taisant fait se manifester avec force dans ce contexte - qu'est-ce que l'authenticité documentaire au cinéma? Il vaut donc la peine d'entendre ce que dit du film suédois, entre autres, François Chevassu, d'autant plus que ce dernier évoque en outre un élément souvent relevé à propos de *Visages de bronze*, la nature et la fonction du commentaire, d'où la longue citation qui suit<sup>19</sup>.

« *Arne Sucksdorff, réalisateur de La grande aventure et Le rythme de la ville, n'en est pas à son premier festival. Ce réalisateur méticuleux a présenté à Canne un film fort intéressant auquel on fit l'étrange reproche - qu'il fut le seul à subir avec Quand passent les cigognes - d'être trop bien fait. En réalité, la seule chose que l'on puisse lui reprocher n'est pas imputable à l'auteur, mais à Pierre Gaspar qui écrivit des commentaires par trop littéraires, au sens péjoratif du mot. En dehors de cela, L'arc et la flûte est un film fort bien fait, comportant quelques très belles images, e qui a le mérite de nous faire pénétrer de façon agréable l'âme des Mourias. Pour cela Sucksdorff a surtout retenu de ce peuple (le plus ancien de l'Inde où son implantation remonte à douze mille ans) les trois éléments qui orientent sa vie et ses mœurs: la crainte de la jungle, sa grande chaleur humaine et son refus de toute intrusion étrangère. La chose étrange est que l'on supporte mal la perfection de la réalisation, même si l'on ne considère pas que l'authentique ne peut être que mal fait. Sans doute est-ce parce qu'il manque au film de Sucksdorff un peu de spontanéité et aussi parce que l'absence de maladresse nous oblige à ne considérer son œuvre que comme un simple film à scénario. Pourtant L'arc et la flûte reste une des quatre ou cinq poivres de ce festival à présenter quelque intérêt. Il y a là-dedans un lyrisme et ne poésie si rares dans le cinéma contemporain que l'on pardonne volontiers à Sucksdorff les quelques défauts de son film. »*,

---

<sup>19</sup> F. C. [François Chevassu], « Suède. *L'arc et la flûte*», *Image et son*, n°113, juin 1958, p. 15 (“Le Festival de Cannes”). Repris in : *La Saison cinématographique 1958*, op. cit., p. 324.

[4b]

G. A. [Guy Allombert], « Visages de bronze », in François Chevassu, dir., *La Saison cinématographique 1958*, Image et Son. La revue du cinéma, Citévox éditeur, Paris, 1958, p. 342.

## VISAGES DE BRONZE

Eastmancolor - Totalvision

Origine: Suisse.

Producteur: P. Luzuy.

Réalisation et Images: Bernard Taisant.

Auteurs: P. Luzuy et B. Taisant.

Musique: J. Bondon.

Commentaire dit par: Claude Darget.

Cote U.F. O.L.E.I.S. : F 4<sup>20</sup>.

*Valeur.* - Les hommes aux visages de bronze, ce sont les Indiens du Nouveau Monde qui essaient de survivre devant la « civilisation », ses hommes et ses bienfaits... Encore un long métrage documentaire, pouvait-on se dire, et chacun de songer à ces effroyables falsifications que sont « Continent perdu », « Tahiti »,

---

<sup>20</sup> U.F.O.L.E.I.S. est le sigle de l'Union française des œuvres laïques pour l'éducation par l'image et le son, dont la revue *Image et son* est une émanation. Le système des cotes est longuement expliqué dans l'avant-propos de cette deuxième édition de *La saison cinématographique 1958*, où il en est fait pour la première fois usage.

La cotation: « J : film destiné particulièrement aux Jeunes. F : films pouvant intéresser tous les publics. A : films présentant un intérêt surtout pour les adultes.

Le chiffre donne une indication sur la valeur culturelle du film. 5 : chef d'œuvre, 4 : très bien, 3 : bien, 2 : passable, 1 : très médiocre, 0 : sans aucune valeur. » (op. cit., p. 3).

La fonction: « Il faut d'abord faire remarquer que les cotes U.F.O.L.E.I.S. ne sont nullement données comme des impératifs. [...] Contrairement aux cotes de la Centrale Catholique dont le caractère est délibérément impératif, les cotes U.F.O.L.E.I.S. sont purement indicatives. En les établissant l'U.F.O.L.E.I.S. n'a nullement pour dessein d'interdire au grand public d'aller voir tel ou tel film, elle ne cherche jamais, - elle s'y refusera toujours - à publier une cotation qui se présenterait comme une nouvelle censure cinématographique. De plus, alors que la Centrale Catholique tranche en fonction de critères relevant de la morale chrétienne, l'U.F.O.L.E.I.S., lorsqu'elle a à porter un jugement « moral », cherche à l'établir en fonction de principes universellement admis. » (op. cit., pp. 4-5).

S'il est coté par la publication laïque à la suite de sa programmation cannoise, par contre, n'étant pas sorti en France, *Visages de bronze* n'est pas répertorié dans le *Répertoire général des films* de la Centrale catholique du cinéma, de la radio et de la télévision, qui attribue une cote morale à tout film ayant obtenu un visa d'exploration.

« Paradis des Hommes » et autres « Empire du Soleil »<sup>21</sup>. Nous pensions avoir à nouveau de jolis tableaux, bien pittoresques, bien reconstitués, qui nous auraient prouvé que la vie simple est la vraie vie, et que le soutien-gorge est une invention malheureuse autant qu'occidentale. Et chacun de se carrer dans son fauteuil en s'attendant à écouter aussi un de ces commentaires dont Pierre-Hiegel-de-la-Radio-Publicitaire a le secret<sup>22</sup>.

Surprise et choc, Bernard Taisant n'avait sans doute pas vu les bandes ci-dessus citées, et son film rend un son neuf, celui de la vérité et de la sympathie. Il a promené, certes, sa caméra dans de magnifiques paysages, mais il s'est surtout attachés à regarder vivre les dernières colonies indigènes dont les races s'éteignent peu à peu devant l'apport culturel occidental et son auxiliaire: l'alcool.

Qu'il passe de la jungle des Jivaros aux Hauts Plateaux, Bernard Taisant ne cherche pas le pittoresque pour le pittoresque: il cherche les hommes et ceux qu'il nous montre se révèlent à nos yeux sans fastueuse re-création. Ils vivent, simplement, leurs coutumes à nos yeux parfois barbares, comme vivaient leurs ancêtres. Que l'on tue un voisin, simplement sur le conseil d'un sorcier, ou que l'on égorge un lama, Taisant ne joue pas, ne truque pas. Sa sympathie est manifeste et l'on sent qu'il est là en ami, à qui l'on a permis de passer et de faire son métier, un cinéma propre. « Visages de Bronze » rappelle un peu trop les défaillances des colonisateurs pour que le film remporte un franc succès<sup>23</sup>. Nous n'étions plus habitués à cette gêne qui nous saisit lorsque Claude Darget, qui dit son commentaire avec passion, nous précise quelques-unes de nos responsabilités.

Un bon film, curieux, vrai, souvent passionnant, voilà ce que réalise un jeune auteur sorti de l'I.D.H.E.C<sup>24</sup>; nous regrettons seulement l'inégalité des couleurs pour souligner l'habile utilisation du grand écran et la qualité de la bande sonore.

---

<sup>21</sup> Le répertoire des titres repousseurs augmente ici de deux unités.

*Tahiti* : il s'agit probablement de *Tahiti ou La joie de vivre* de Bernard Borderie, France 1957. En livre: Georges de Caunes, Bernard Borderie, *Tahiti ou La joie de vivre*, Pierre Horay, Paris, 1957, ill.

*Ultimo paradiso (Paradis des Hommes)*, Folco Quilici, Italie 1957, Ours d'argent à la Berlinale 1957, se déroule dans les îles du Pacifique et met en scène divers récits associés à des moeurs ou coutumes indigènes, dans des paysages spectaculaires. Une des affiches françaises du film montre une danseuse au torse nu suggestivement serti d'une couronne de fleurs exotiques.

C'est aussi un livre de photographies noir blanc et couleur, Folco Quilici, *Ultimo paradiso*, Leonardo da Vinci Editore, Bari, 1960.

<sup>22</sup> Ayant débuté à Radio-Paris en 1940, Pierre Hiegel (1913-1980) exerçait comme animateur, spécialisé en musique, pour des radios privées (Radio Luxembourg, Radio Monte Carlo), et comme directeur artistique de maison de disques, la firme Odeon à l'époque où paraît cette notice.

<sup>23</sup> Cette association entre contenu critique et sort public prend soit la forme d'un obstacle hypothétique à la mise en exploitation du film, soit celle de la réticence supposée du public. Voir *infra*, [6], Brétigny: « *Comme son film porte témoignage - et quel témoignage ! - sur la civilisation et sur ses méfaits à l'encontre des populations indigènes, il attend encore la sortie.* » Leprohon 1960 dira la même chose deux ans plus tard (voir *infra*).

Nous ignorons les raisons effectives de l'indifférence du marché français envers *Visages de bronze*.

<sup>24</sup> « ... un jeune auteur sorti de l'I.D.H.E.C. » : en fait, Taisant sortait de l'Ecole de Vaugirard, voir *supra*, [1], Simone Dubreuilh.

[5]

Gilbert Salachas, « Bernard Taisant: VISAGES DE BRONZE (Suisse) », *Télé-Ciné* (Paris), n°75-76, juin-juillet 1958, n. p., (“Cannes 1958. Deuxième semaine”).

Nous sommes loin des images impeccables qu'a trop savamment élaborées Arne SUCKSDORFF pour *l'Arc et la flûte*, cet autre film exotique. Nous sommes encore plus loin de la somptueuse pacotille et des grandioses et vaines supercheries cyniquement orchestrées par les auteurs italiens de *l'Empire du soleil*, cet autre film « documentaire » sur les Indiens d'Amérique du Sud.

Pourtant Bernard TAISANT avait à sa disposition la couleur (Eastmancolor) et l'écran exagérément horizontal (Totalvision). Il a utilisé ces atouts sans démagogie, au contraire; c'est-à-dire avec une certaine maladresse. Sa caméra a rapporté des documents (sollicités peut-être, mais non « reconstitués », à une exception près, exception d'ailleurs loyalement avouées). Nous sommes tout d'abord saisis par la qualité et la nouveauté du souffle qui anime ce reportage. Nous étions un peu saturés des caméras exploratrices qui chassent les images exotiques en se penchant paternalistement sur les peuplades primitives et leurs coutumes insolites. Ce documentaire honnête nous réconcilie avec un genre trop complaisamment exploité. Car, avant tout, *Visages de bronze* est réellement un film documentaire. On y voit vivre les Indiens. Le commentaire, chose rare, n'est ni ennuyeux, ni pompeux; il est familier, simple, et, de temps en temps, il s'efface complètement. C'est Claude DARGET, reporter bien connu des téléspectateurs français, qui l'a écrit et qui le dit. Son style a ceci d'original qu'il anticipe souvent sur des images à suivre, permettant ainsi au spectateur de les voir dans le silence.

[6]

Pierre Bretigny, « Rencontre avec B. Taisant », *Image et son. La Revue du cinéma*, n°117, décembre 1958, p. 6.

Un nouveau réalisateur est né: lorsque sur l'écran de Cannes, où son film venait d'être projeté, nous avons vu le mot FIN, nous savions que *Visages de Bronze* était une œuvre authentique, vigoureuse et originale relevant d'un cinéma qui ne triche pas. Ayant refusé les facilités et les truquages qui condamnent les Tahiti, et autres Continents perdus à n'être que des films de music-hall tournés en décors naturels, Bernard TAISANT avait choisi une voie difficile. Comme son film porte témoignage - et quel témoignage ! - sur la civilisation et sur ses méfaits à l'encontre des populations indigènes, il attend encore la sortie.

Dans notre numéro de juin, nous avons donné un bref compte-rendu de ce film. Il nous paraît utile de revenir, à la fois sur l'œuvre et sur l'auteur, que nous avons récemment rencontré.

Bernard TAISANT est un des jeunes cinéastes - venu de la rue Vaugirard et de I.D.H.E.C. - qui croient profondément à un cinéma de qualité, à un cinéma qui saurait respecter et ceux dont il fait son sujet et ceux qui, dans les salles, garderont le film. Après avoir travaillé au Canada<sup>25</sup>, et comme assistant du chef-opérateur Sechan<sup>26</sup>, il est parti au Pérou, en Equateur et en Bolivie pour tourner son premier lon[g] métrage.

Nous questionnons l'auteur sur ses *Visages de Bronze*.

TAISANT, qui part du principe que l'image frappe le spectateur plus encore que la réalité, a envisagé de se soumettre totalement à celle-ci. Les tribus primitives de la forêt sud-américaine vivent une existence misérable que l'alcool tend à réduire de plus en plus. Tournant tantôt dans le style sec et précis du reporter, tantôt saisissant au cours d'une fête - je pense à celle des indiens Tchipayas [*sic*] - ce qui reste d'authentique dans l'expression d'un folklore qui s'abâtardit, Bernard TAISANT recrée pour le spectateur un monde qui meurt. Le pittoresque facile ou la couleur locale arrangée ne l'intéressent pas: sa caméra, inventive et parfois poète, lucide et souvent pamphlétaire suit avec virtuosité certaine l'idée directrice du réalisateur: faire un film, donc un spectacle, mais aussi et surtout un document.

---

<sup>25</sup> Voir note 8.

<sup>26</sup> Bernard Taisant fut l'assistant-opérateur d'Edmond Séchan (1919-2002) pour *Les aventures d'Arsène Lupin* de Jacques Becker (1956). Séchan avait lui-même participé comme assistant-opérateur de Pierre-Dominique Gaisseau à la mission scientifique Ogooué Congo, chez les pygmées de la Sangha (Congo et Gabon), dont sont issus trois films de court métrage de Jacques Dupont, *Aux pays des Pygmées*, *Pirogues sur l'Ogooué*, *Danses congolaises*, et de nombreux enregistrements publiés en édition phonographique.

Voir Centre de recherche en ethnomusicologie (CREM), « Corpus : Mission Ogooué-Congo 1946 », en ligne: [https://archives.crem-cnrs.fr/archives/corpus/CNRSMH\\_Rouget\\_001/](https://archives.crem-cnrs.fr/archives/corpus/CNRSMH_Rouget_001/).

L'oeuvre, si elle comporte quelques faiblesses, n'en est pas moins riche de possibilités: il faut espérer qu'elle verra bientôt le jour [sic]. De toutes manières, Bernard TAISANT s'inscrit en bonne place dans la phalange jeune qui apporte à notre cinéma un sang nouveau : nous suivrons son travail avec intérêt en [sic] sympathie<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> Tableau générationnel : ces lignes, où par ailleurs transparaît peu de ce qu'on attendrait d'une rencontre avec le cinéaste en personne, figurent sur la même page que la fin d'un entretien avec Marcel Hanoun et une série de brèves réunies sous le titre « D'autres nouvelles du jeune cinéma français... », qui signalent l'activité d'Alain Resnais, Agnès Varda, Claude Bernard-Aubert, Pierre Kast, Jacques Rivette, François Truffaut, Jean Rouch.

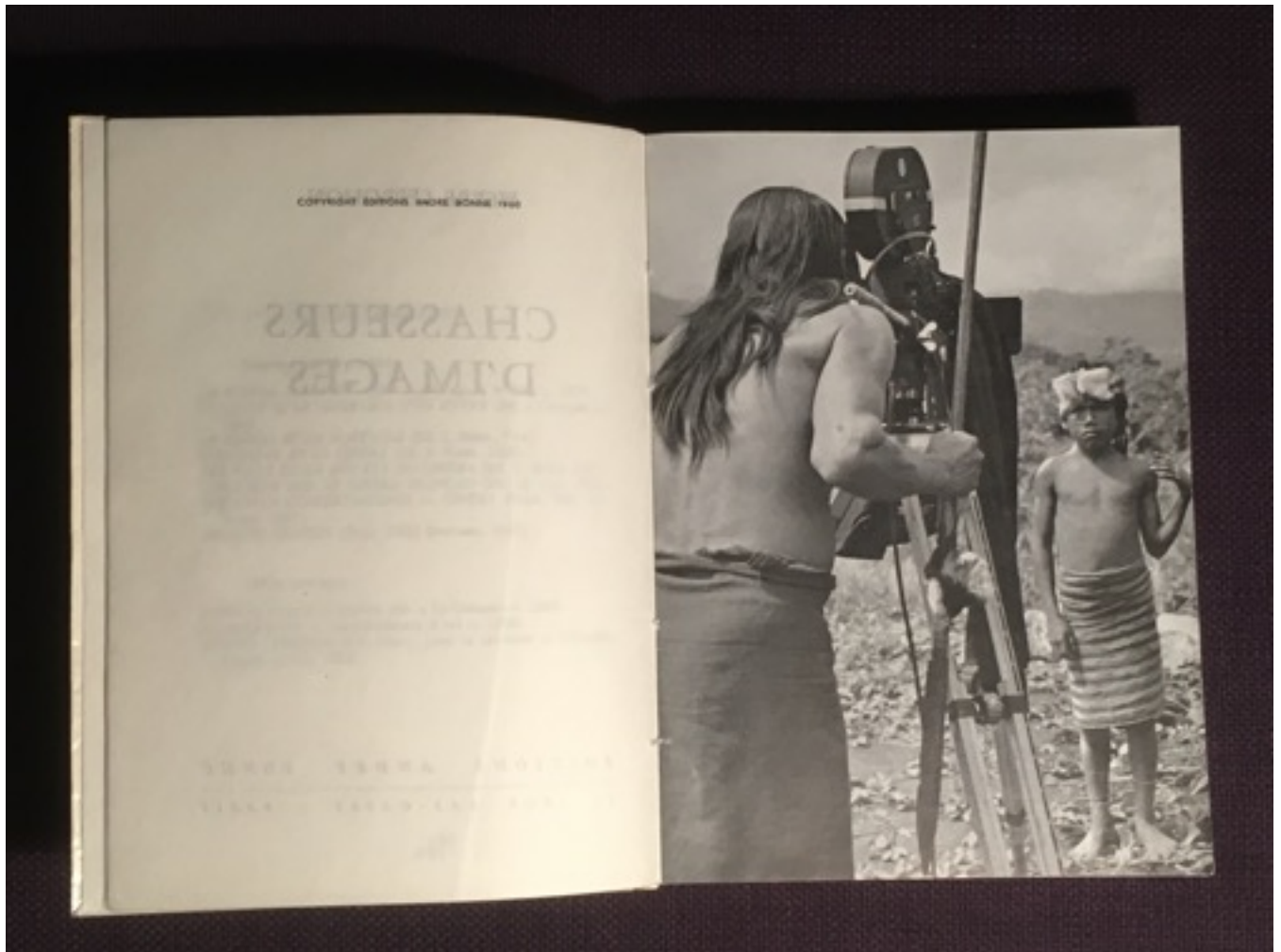
On verra dans le texte suivant comment cette question des nouveaux "entrants", pour reprendre un terme bourdieusien, est évoquée par Pierre Leprohon deux ans plus tard.



1960

[7]

Pierre Leprohon, *Les Chasseurs d'images*, André Bonne, Paris, 1960  
(Collection documentaire illustrée, série « L'homme et l'univers »), 220 p.,  
1 cahier de photographies hors-texte non paginé.  
Extraits : pp. 9-11, pp. 36-43.



Deux ans après ces articles, *Visages de bronze* refaisait surface, en bonne place dans l'ouvrage que Pierre Leprohon consacrait au cinéma documentaire chez André Bonne, dans l'une des séries de la "Collection documentaire illustrée", « L'homme et l'univers » où l'éditeur proposait des ouvrages de vulgarisation sur l'uranium, la Chine, l'atome, les conquête spatiale ou encore les cow-boys.

La quatrième de couverture définit le propos, avec un curieux écho töpferienne :

C'est à un voyage en zigzag autour du monde, que l'auteur nous convie avec ces *Chasseurs d'images*, pionniers du cinéma, modernes aventuriers qui, caméra au poing, parcourent les continents et les océans pour que se reflète sur l'écran le changeant et merveilleux visage du monde<sup>28</sup>.

La publicité dont s'entoure le cinéma romanesque laisse trop souvent dans l'ombre le dur travail, le courage et l'audace de ces hommes qui ont préféré à l'éclat des sunlights, les profondeurs de la forêt vierge, l'inconnu des terres polaires ou des déserts... Leurs vedettes sont le tigre et le serpent, le lion et le gorille, les peuplades primitives qui vivent au coeur du XXe siècle, leurs dernières années d'existence.

### L'iconographie

Mettre en lumière, le dessein est doublement avéré pour *Visages de bronze*. Insérés en hors-texte au début du livre, les huit feuillets du seul cahier de photographies de l'ouvrage, comprennent, parmi 29 images en noir blanc, trois sujets relatifs au film, crédités « Ph.[oto] P.[ierre] Allard ».

Le premier feuillet illustre *Visages de bronze* en pleine page, recto et verso.

- Recto: un Indien regarde à travers l'objectif d'un caméra 35 mm monté sur son trépied, devant laquelle se tient un garçon, l'oeil dirigé vers l'objectif (voir *supra*).

- Verso: un Jivaro tient entre ses mains une tête réduite (voir *infra*).

La légende associe les deux images de la manière suivante, qui fait comprendre le choix de leur emplacement liminaire : le film comme trophée de l'expédition menée par les chasseurs d'images.

« *Les Indiens Jivaros pratiquent toujours le "tzantza", réduction de têtes de murs ennemis, par un procédé dont ils ont le secret... Mais (page précédente) ce Jivaro aux cheveux flottants découvre avec étonnement que l'étrange machine des Blancs permet aussi, à sa manière, une "réduction de tête" ... (Ph. P. Allard. Expédition Equateur-Bolivie. Film "Visages de bronze", de Bernard Taisant.)* »

Sur le deuxième feuillet, à droite de l'image du "tsantsa", viennent deux motifs illustrant *Les Seigneurs de la forêt* (1957) de Heinz Sielmann et Henry Brandt, choisis dans la partie animalière du film et accompagnés de la légende suivante :

---

<sup>28</sup> Cet ouvrage se situe dans le sillage de deux autres titres de Pierre Leprohon (1903-1993) : *Le cinéma et la montagne*, J. Susse, Paris, 1944, et *L'exotisme et le cinéma*, J. Susse, Paris, 1945.



Les Indiens Zoum participent toujours à la chasse, collection de bois de bœuf séchés, qui se présente dans la nuit le soir. Mais, dans les moments où ils ont une certaine facilité de chasse, ils se consacrent que l'élevage des bœufs, comme nous, à la culture, qui a été introduite par les blancs. (Ph. P. Lefort, Expédition Française, Film à l'échelle de 16 mm, de Bernard Teyssie.)



Plus nombreux de temps l'Afrique peut-être encore le paradis des bêtes sauvages? En haut: la chasse des grands mammifères qui, les Indiens du Sud ont toujours chassés. (Lefort, L'Indien, le film de l'expédition de l'Inde, collection de bois de bœuf de la F. P. Lefort, Expédition Française, Film à l'échelle de 16 mm, de Bernard Teyssie.)



Une caravane d'afghans... Un arabe et son chameau. La traversée des montagnes des montagnes de l'Inde. (Lefort, L'Indien, le film de l'expédition de l'Inde, collection de bois de bœuf de la F. P. Lefort, Expédition Française, Film à l'échelle de 16 mm, de Bernard Teyssie.)



Un homme sur un rocher... (Lefort, L'Indien, le film de l'expédition de l'Inde, collection de bois de bœuf de la F. P. Lefort, Expédition Française, Film à l'échelle de 16 mm, de Bernard Teyssie.)



Un homme sur un rocher... (Lefort, L'Indien, le film de l'expédition de l'Inde, collection de bois de bœuf de la F. P. Lefort, Expédition Française, Film à l'échelle de 16 mm, de Bernard Teyssie.)

« *Pour combien de temps l'Afrique est-elle encore le paradis des bêtes sauvages ? En haut : la danse des grues couronnées sur les îles flottantes du Lac aux Oiseaux (Congo belge). Ci-dessous : le bain des éléphants. Ph. extraites du film « Les Seigneurs de la Forêt », de H. Sielmann et H. Brandt - Dist. Fox.) »*

La troisième image (ci-dessus) vient plus loin dans le cahier. Elle est entourée de deux sujets tirés de *La Passe du Diable* de Jacques Dupont (une transhumance de moutons et le jeu du bouz-kachi), ainsi qu'un aigle royal illustrant *Grand-Paradis* de Samivel<sup>29</sup>.

Légende :

« *Hommes des hauts-plateaux: quelques Indiens Chipayas devant leurs misérables huttes de terre sèche, dans les Andes boliviennes. (Ph. P. Allard. Film "Visages de bronze", de Bernard Taisant.)*<sup>30</sup>»

Le texte

Intitulé « L'écran, miroir de l'aventure ... », le premier chapitre du livre commence par une évocation de l'« Expédition Equateur-Bolivie », une désignation de *Visages de bronze* qui apparaît au verso des tirages des photographies de Pierre Allard<sup>31</sup>.

Le deuxième chapitre, « Les cinéastes du bout du monde », associe les trois collaborateurs, Luzuy, Taisant et Allard, à la génération des jeunes cinéastes, le plus souvent formés dans les écoles, qui se trouvèrent dans les années d'après-guerre une vocation d'explorateurs et réagirent à la difficulté de trouver du travail dans les studios en cherchant

[...] dans le documentaire de voyage une voie moins encombrée pour leurs débuts. Pris au jeu, ils décident parfois de faire carrière dans cette branche si particulière et si passionnante.

Ils apportent ainsi au genre ce qui lui manque souvent quand il est le fait de savants ou de voyageurs: la qualité technique et le sens du cinéma. (pp. 23-24).

---

<sup>29</sup> Légende de la page de gauche : « *Terre mystérieuse d'Afghanistan... Vie archaïque et jeux sauvages... La transhumance des troupeaux dans les montagnes de l'Indou-Kouch... Admirables images du film de Jacques Dupont : « La Passe du Diable », qui nous révèle le jeu séculaire du Bouz-Kachi, disputé autrefois avec le cadavre décapité d'un ennemi... Un bélier égorgé sert aujourd'hui d'enjeu. (Ph. du film « La Passe du Diable ». Dist. Fox.) »*

Légende de page de droite, haut : « *Bêtes des hautes cimes : l'Aigle royal, filmé par Samivel dans le massif du Grand-Paradis. (Ph. extraite du film « Grand-Paradis », de Samivel.) »*.

<sup>30</sup> On aura noté qu'aucun des articles reproduits ci-dessus n'est illustré, bien que publiés par des revues qui ne rechignaient pas à accompagner le texte d'images. Affiche, cahier d'exploitation, "press book" et jeu de photographies forment la panoplie promotionnelle d'un long métrage, pour autant que le film soit pris en charge commercialement. Pour *Visages de bronze*, leur absence dans ce corpus français signale, la fragilité du film en termes de marché. Leprohon obtint ces images à la source, non pas auprès de quelque maison de distribution.

<sup>31</sup> Selon ce que conserve le département iconographie de la Cinémathèque suisse. Voir « A la recherche de *Visages de bronze* (2) ».

Ces réalisateurs se nomment Georges Régnier, Jacques Dupont, Edmond Séchan, Roger Moride, Edouard Logereau, Paul Lambert, Philippe Fraisse, Robert Pommier, Serge Bourguignon, Bernard Taisant.

Neuf pages au total pour *Visages de bronze* dans cette monographie sur le documentaire français, voilà qui est considérable. L'attention particulière portée à cette réalisation par Pierre Leprohon, qui relève en conclusion que ce film « *vrai, mais amer et tragique [...] n'a pas encore paru sur nos écrans, trop accoutumés de réserver leurs triomphes pour les euphories faciles du type Empire du Soleil !* » (p. 43), n'a pas eu d'effet sur le sort de l'œuvre en France, ni sur la mémoire qu'on aurait pu en garder.

Premier témoignage ample sur le tournage, ces pages placent *Visages de bronze* sous le signe de l'aventure et de l'authenticité, donnent le film comme le produit remarquable d'une génération nouvelle de cinéastes et de techniciens et soulignent la portée de son propos, cette dénonciation de la « *double déchéance* », physique et spirituel, des peuplades rencontrées. Elles restent à ce jour la source secondaire la plus importante sur l'œuvre de Luzuy, Taisant et Allard.

Pierre Leprohon, *Les Chasseurs d'images*, 1960. Extraits, pp. 9-11, pp. 36-43.

### I. L'écran, miroir de l'aventure ...

Depuis des heures, ils luttent, emportés par le courant, déjouant les ruses des rapides qui précipitent la vieille embarcation en des sauts brusques, menaçant à tout instant de l'emboutir sur les rocs dans un tourbillon d'écume blanche.

Ils sont trois. L'aîné, Bernard Taisant, dépasse à peine ses 25 ans. Deux ans plus tôt, il était en sana pour ennuis pulmonaires. Quand il annonça qu'il allait partir pour les Andes du Pérou, on lui prédit qu'il n'en reviendrait pas.

Le plus jeune, Pierre Allard, a 23 ans. Philippe Luzuy en a 24<sup>32</sup>. C'est un Suisse qui rêvait de voir d'autres montagnes, d'autres peuples.

Ils viennent de passer douze jours chez les Indiens Cayapas, quelque part dans la forêt vierge, aux confins de l'Equateur et de la Colombie...

Ils se sont faits des amis de ceux qui les fuyaient à l'arrivée et les adieux ont été délirants [sic]. Le bateau avec lequel les trois jeunes gens comptent descendre vers la côte est une vieille barque plate à moteur qu'ils ont louées au départ à Limones<sup>33</sup>... Un guide les a piloté à la montée. Cette fois, ils sont seuls pour ces 80 kilomètres de descente.

A peine partie, la barque chavire sur une barre de rochers d'où, avec l'aide des Indiens, il faut la tirer, la ramener sur la berge pour remettre le matériel en place. Quelques indigènes les escortent un moment avec leurs canots. Puis leurs cris s'éloignent, se perdent dans le tumulte des eaux que le rio Cayapa roule furieusement.

... Quatre-vingts kilomètres à descendre, entre des berges noyées que mangent la forêt... Un tissu de roseaux, de plan-[p.10]ches dont les feuillages luisent de l'écume qui les fouette. Au-delà, le rideau impénétrables des végétations tropicales. Des arbres géants forment comme un toit au-dessus des lianes qui s'enlacent dans une touffeur moite... Des marécages et des rios coupent la forêt sans l'interrompre. Aucune route. pas d'autres voies que le fleuve pour pénétrer vers l'intérieur.

Vingt fois encore, la barque a failli se retourner. Les trois hommes s'aident de leurs rames. Brusquement, un tourbillon dévie l'embarcation qui se coince entre deux rochers. Il faut sauter à l'eau, les pieds glissant sur le gravier du fond, le corps trempé par le courant rageur... Parfois, ce sont de vieilles souches, si bien enchevêtrées qu'on doit les dégager à la hache.

Le soir, rompus, les jeunes gens échouent leur barque sur quelque étroite berge que la forêt a épargnée... Ils y camperont pour la nuit. Mais à peine ont-ils mis pied à terre que des nuées de moustiques les environnent, se collent sur leurs visages et sur leurs corps.

---

<sup>32</sup> Nous sommes en 1957. Bernard Taisant a 29 ans, Philippe Luzuy et Pierre Allard en ont 24 ans.

<sup>33</sup> Limones ou Valdez, au nord est de l'Equateur, province d'Esmeraldas (canton Eloy Alfaro), sur le littoral du Pacifique.

La forêt, jusqu'alors silencieuses, s'éveille avec le soir... Des cris d'oiseaux, des frémissements de branches... Et puis la nuit équatoriale, humide, chaude, s'étend sur l'inlassable grondement des eaux.

Le lendemain, Taisant, Luzuy et Allard remettent la barque dans le courant. Ils reprennent la manoeuvre. Il faut fabriquer des goupilles pour l'hélice, économiser l'essence... Ainsi quatre jours durant, dans un combat de chaque seconde. Les vivres eux-mêmes se font rares... Les fourmis ont envahi les réserves de sucre. Rien d'autre à boire que l'eau du rio... Il faudra terminer à la rame sur les eaux plates.

A Limones, les trois hommes débarquent enfin, hâves et déguenillés, le visage mangé par la barbe, la peau couverte de cloques, d'une sorte de moisissures provoquées par les piqûres de moustiques. Bernard Taisant s'est créé une [11] côte dans l'affaire. Mais ils sont heureux... Ils ont ramené intacts, dans les boîtes étanches, des rouleaux de pellicule où la lumière a gravé ses images...

## II. Les cinéastes du bout du monde

Leprohon vient d'évoquer un cinéaste nommé Roger Moride, dessaisi de ses images par un producteur, « [...] *aujourd'hui fixé au Canada, découragé, nous a-t-on dit, par le cinéma et ses hommes. Les déboires, dans ce métier aussi, sont souvent le lot des meilleurs.* »<sup>34</sup>

Et d'enchaîner par une question :

[p. 36] N'est-ce pas le cas, jusqu'à présent, du jeune cinéaste dont nous évoquons l'aventure dans les premières pages de ce livre?

On ne connaissant même pas le nom de Bernard Taisant quand, au cours du Festival de Cannes 1958, un documentaire de long métrage - tout aussi ignoré que son auteur - *Visages de bronze*, présenté par la Suisse, révéla du même coup une œuvre, un cinéaste et le drame d'une race qui meurt.

Et voici que la critique s'enthousiasme : « Dès les premières images, écrit Simone Dubreuilh, nous fûmes surpris par le ton de ce récit de voyage, la vérité [...], l'économie et la sensibilité de ces images. Tout était simple, net, vrai... [...] »<sup>35</sup> » André Bazin, le regretté critique, souligne les qualités d'un film « dont la probité nous change heureusement des *Empire du Soleil* et autres *Continent perdu*... ». « Un beau film curieux, vrai, souvent passionnant », confirme Guy Allembert [sic] dans « Image et Son ». Le Jury du Festival sanctionne ces jugements en décernant au film de Bernard Taisant un Grand Prix International.

Deux ans après ce brillant succès, le film n'a pas encore été projeté en France... Telles sont parfois les incohérences du métier cinématographique!

Qui était donc Bernard Taisant ?

---

<sup>34</sup> Roger Moride (1922-2020) fera carrière comme chef-opérateur au Québec. Voir Charles-Henri Ramond, « Décès du directeur photo Roger Moride », in: *Films du Québec*, 17 et 25 juin 2020. En ligne: <https://www.filmsquebec.com/deces-du-directeur-photo-roger-moride/>.

<sup>35</sup> Nos crochets, Leprohon ayant modifié légèrement le texte original, voir *supra*, texte [1].

On découvre un grand garçon, très mince, très pâle, très blond, ne répondant pas du tout à l'idée que l'on se fait d'un chasseur d'images courant la Cordillère et les hauts-plateaux de Bolivie ! On imagine qu'à ce dur métier, il faut d'abord une santé de fer. Bernard Taisant a-t-il voulu prouver le contraire? Deux ans avant de se lancer à la recherche des derniers Indiens libres, il était en sana pour de longs mois.

Le cinéma l'avait tenté dès son adolescence. Après des études à Cahors, puis en Sorbonne, où il s'inscrivit au cours de filmologie, il entre à l'Ecole Technique de Photo et e Cinéma, puis à l'I.D.H.E.C., où il achève sa formation technique d'opérateur, ayant déjà assisté quelques « directeurs de photographie » pour des films commerciaux.

En 1955, il passe cinq mois au Canada pour tourner deux courts métrages: *Rodéo à Calgary* et *L'Arpent de gazon*, réalisé par J. Valentin.

Premier voyage qui lui donne peut-être le goût du cinéma de plein air.

En mars 1956, un jeune Suisse de 24 ans, Philippe Luzuy [p. 38], lui propose de l'accompagner en Equateur et au Pérou, où il voudrait faire tourner un film en 16mm. Taisant le convainc de produire plutôt le film en 35mm et Cinémascope couleurs et, en novembre, ils partent avec un troisième participant, Pierre Allard, un photographe de 23 ans.

Ils débarquent à Guayaquil, le 10 décembre 1956, et gagnent Quito. Douze jours plus tard, ils sont en forêt, chez les Colorados, peuplade de 2.000 individus environ, d'ailleurs en contact fréquent avec les Métis et les Blancs.

« Certains Colorados, vivant en lisière de la forêt, ont vite compris que le tourisme rapportait; dans la case du chef d'un village, nous avons découvert un groupe électrogène, un porte de radio et un tourne-disque! Nous sommes allés plus avant pour trouver les véritables "chevaliers rouges" ... »

Les jeunes voyageurs se font recommander par un Equatorien auprès d'un autre clan. Le chef lui-même vient les accueillir à cheval et les reçoit dans sa case. Taisant et ses amis passent douze jours dans cette tribu. Ils y découvrent ce qui va faire le thème essentiel de leur film: la déchéance des Indiens tués par l'alcool qu'ils vont échanger contre les produits de leur élevage et de leurs chasses.

- Un seul exemple, nous dit Taisant, celui de cette tribu indienne aux visages peints, où 35 personnes - 12 hommes et 23 femmes et enfants - absorbent en deux nuits de fêtes, qui se renouvellent souvent, 35 litres d'alcool à 70°... L'alcool a pénétré partout, dissolvant, corrompant, dégénéralant la fière race indienne. L'alcool, vendu par d'odieus trafiquants, aura bientôt raison de ces hommes qui, voici quatre siècles, préférèrent, à l'esclavage espagnol, la solitude au coeur de la forêt tropicales sous sur les plateaux désertiques à 4.000 d'altitude. »

Chez les Otavalos, petit groupe d'artisans, tisserands et potiers, Bernard Taisant filme la cérémonie d'un mariage avec les costumes de fêtes et les danses. [p.39]

Après les Otavalos, l'enquête se poursuit chez les Cayapas, que les voyageurs mettent huit jours à atteindre, aucune route, aucune route, aucune voie terrestre ne permettant d'accéder à leur camp. Les Cayapas sont des hommes de rivière. Ils vivent au bord du fleuve dans des heures montées sur pilotis (à cause des crues soudaines). Ce fut par un bateau piloté par des Noirs faisant le trafic avec la côte que les cinéastes purent joindre la tribu.



- Ce sont des Indiens aux moeurs paisibles, organisés par famille. La mère veuve devient chef de famille au même titre que les hommes. Piroguiers habiles, ils creusent leurs canots dans des troncs entiers de palissandre ou d'acajou. Les enfants n'ont pas le droit de naviguer que lorsqu'ils ont prouvé qu'ils étaient capables de construire eux-mêmes leur canot.

Nous avons été adoptés contre échange de cadeaux et quelques soins par les Cayapas. Ces pêcheurs et chasseurs sont aussi des musiciens. La fabrication de leur marimba, sorte de xylophone primitif, est toujours une grande affaire.

« Au cours de notre séjour, nous avons eu la... chance de la mort d'un des leurs. Nous avons pu filmer les membres de la famille se lamentant et enregistrer l'éloge funèbre psalmodié par le frère. Mais, là encore, la fête qui a lieu devant le corps est prétexte à beuverie d'alcool... Sans que l'on sache comment ils avaient été prévenus, des gens arrivent de partout et s'entassent dans la case du mort. Les Indiens s'enivrent pour chasser les mauvais esprits et la fête dure deux jours et deux nuits, sans arrêt.

« On nous avait assuré que nous pourrions filmer l'enterrement; pour être en forme le lendemain, nous avons décidée que Pierre Allard veillerait pour nous réveiller en temps utile. Mais nos hôtes enivrèrent volontairement notre jeune camarade et quand nous nous réveillâmes, à 5 heures du matin, les pirogues étaient parties avec le mort. [p. 40] Nous n'avons jamais pu savoir où l'enterrement avait eu lieu... »

Nous avons raconté plus haut ce que fut le retour à la côte...

En Equateur, les trois jeunes gens tentent l'ascension du volcan Cotopaxi, dont la cime grondant s'élève à 6.000 m. Une première ascension avec des alpinistes professionnels de Quito ne leur permet pas d'aboutir.

Ils repartent seuls un peu plus tard, gagnant en voiture la dernière hacienda, située à 4.000 m. Là, il faut emprunter des chevaux pour parcourir 35 km. d'un vaste plateau semé d'herbes hautes où chevaux et taureaux sauvages s'ébattent en liberté. Un camp est établi à 5.200 m., aux pieds des neiges, mais le guide indien refuse d'aller plus loin. On ensevelit le matériel dans la neige et, après une nuit glaciale dans la tente trop petite pour trois, sous la bourrasque qui souffle, les intrépides se mettent en route, emportant juste un sac de vivres.

L'ascension, si mal préparée, faillit pourtant être couronnées de succès. Pierre Allard, en proie au mal de l'altitude, dut s'arrêter et reprendre la route du camp; mais ses deux camarades poursuivirent. Luzuy tomba dans une crevasse d'où Taisant eu grand-peine à le sortir. A 5.900 m. - à 100 m. du sommet - balayé par la tempête de neige, les deux grimpeurs durent abandonner et souffler quelques instants, blottis l'un contre l'autre pour mieux résister aux rafales.

Ils rejoignirent enfin leur camarade Allard et les vallées.

... Ils n'étaient d'ailleurs pas venus sous les Tropiques pour courir les glaciers!

Après d'autres chasseurs d'images dont nous parlerons plus loin, Taisant et ses amis rendirent visite aux Jivaro, la fameuse tribu des "réducteurs de tête":

- Nous avons un interprète, Jivaro évolué qui avait été [p. 41] élevé par les Missionnaires, mais dont le père, guerrier, rentrait parfois encore à sa case avec la tête d'un ennemi. C'était notre premier contact avec les Jivaro. Il pleuvait. Des chiens

aboyaient. Pas un homme dans le village, où plutôt dans la grande case. Une femme était partie en courant annoncer notre venue à la case des hommes. Il fut dit que nous n'étions ni soldats, ni missionnaires. Nos armes de chasse posées dehors, nous avons attendu pendant trois quarts d'heure que le chef et l'interprète aient fini de s'expliquer... »

Taisant, Luzuy et Allard passèrent un mois dans ce village. Leur barbe (les Indiens sont imberbes) étaient un des sujets d'étonnement des Jivaro. Ils l'attribuèrent finalement à l'usage du tabac...

- Souvent, ils ont ri de nous sans que l'interprète ait jamais voulu nous traduire les plaisanteries dont nous étions objets...

Ce fut pourtant grâce à cet interprète que les cinéastes purent faire simuler - seule scènes "reconstituées" du film - l'attaque et l'incendie d'une case désignée par le sorcier comme étant celle du coupable de la mort de l'un d'eux. Pour les Jivaro, la mort n'étant jamais "naturelle", le sorcier l'attribue aux maléfices d'un coupable condamné à finir en "tzantza"<sup>36</sup>.

- Un soir, nous conte Taisant, nous voyons arriver un groupe d'hommes dans notre case. Ils acceptaient enfin ce que nous lui demandions depuis des jours: chanter pour nos magnétophones. Toute la nuit, ce furent des chants de guerre et d'amour que notre interprète nous traduisait. Quand ils entendirent l'enregistrement, ce fut du délire...<sup>37</sup>»

L'intention de Luzuy était de passer ensuite au Pérou. Mais il venait s'apprendre la sortie de *L'Empire du Soleil*, tourné dans la même région<sup>38</sup>. Les jeunes Français décidèrent de gagner la Bolivie en traversant tout le Pérou: quatre jours et quatre nuits de camion à 20 ou 25 à l'heure, [p. 42] par des pistes qui les menèrent à Cuzco, aux ruines incas:

- Sur le lac Titicaca, nous avons trouvé les Urus, que *l'Empire du Soleil* devait rendre populaires. Mais ceux-là sont faux, ce sont des riverains qui furent costumés

---

<sup>36</sup> Ailleurs dans le livre, Leprohon ne manque pas de rappeler que les Jivaro "réducteurs de tête" furent filmés par « *le premier spécialiste parmi les chasseurs d'images du Haut Amazone* », l'explorateur ethnologue belge Robert de Wavrin (1888-1971), réalisateur notamment de *Au pays du scalp* (1931), *op. cit.*, pp. 108-110.

<sup>37</sup> Nous évoquerons ces enregistrements dans un volet ultérieur, « *Visages de bronze, c'est même un disque* (1960) ».

<sup>38</sup> Le film d'Enrico Gras et Mario Craveri sortit en France le 5 avril 1957.

pour les besoins de la cause. Ceux qui demeurent encore sur les roseaux du lac sont des métis misérables qui ne subsistent que par le tourisme<sup>39</sup>.

« Les véritables Urus, nous devons les trouver à 150 km. de là, sur les plateaux où ils vivent depuis l'invasion espagnole. Ce sont des Urus Chipayas, habitant des huttes de terre sèche et de chaume, menant une vie passive et malheureuse. Ils sont en pleine dégénérescence et en voie de disparition. Leur seul bien est le troupeau de lamas. Les missionnaires ont autrefois évangélisé la tribu, mais il ne reste plus de la foi qu'un mélange de catholicisme et de paganisme. Il n'y a plus de prêtres ni de missionnaires. Le jour de la fête, on sort pourtant de l'église en ruines les statues et les bannières de la Vierge et un "officiant" psalmodie devant la chapelle, dans un mélange de latin et d'espagnol, des paroles dont il ne comprend pas le sens. »

Ces scènes constituent la plus étonnante séquence de *Visages de bronze*. On sent, au-delà des images, la tristesse soignante d'un peuple condamné, qui meurt conscient, semble-t-il, de sa déchéance et incapable d'y porter remède... Et là encore, après la procession, après le sacrifice du lama, c'est la saoulerie, la fête du désespoir...

Chez les Chipayas, Taisant pu aussi enregistrer des chants aux magnétophones, mais quand on leur fit réentendre la bande, les malheureux éclatèrent en sanglots. Ils croyaient que les hommes blancs avaient pris leurs voix et ne pourraient plus la leur rendre !

En Bolivie, dans une ville minière des hauts-plateaux, nous assistons dans le film à une fête qui révèle le même singulier mélange de christianisme et de fétichisme danses de masques symbolisant saint Michel, Lucifer, la Vierge, [p. 43] la lutte du bien et du mal, aux accents de la fanfare du "ferro-carril", qui fait penser à nos fanfares minières du nord en uniformes bien boutonnés !

Peuplades perdues, tribus condamnées, races qui meurent, physiquement et spirituellement aussi, dans leurs traditions, dans leur passé, dans le métissage des corps et des moeurs. Le Carnaval final du film, dans sa fausse gaieté, donne admirablement le ton de cette double échéance... Et c'est bien parce qu'il est vrai, mais amer et tragique que le film de Bernard Taisant n'a pas encore paru sur nos écrans, trop accoutumés de réserver leurs triomphes pour les euphories faciles du type Empire du Soleil !

« A la recherche de *Visages de bronze* », deuxième volet :

*Visages de bronze* (1958) - Cannes 58, Locarno 58. Ce qu'en dit la critique suisse.

---

<sup>39</sup> Leprohon consacre quelques pages à la vogue du « documentaire romancé » déclenchée, après *Magie verte* (1953) de Leonardo Bonzi, par le succès de *Continent perdu* de Bonzi, Craveri et Gras (1955), ces films réalisés « par une équipe souvent nombreuse dont le but essentiel est de rapporter un film qui appelle le succès et, pour cela, qui réponde au goût du plus grand nombre. D'où ces deux maux du grand documentaire - qui sont peut-être aussi ceux du cinéma en général - l'abus des lieux communs, le goût des scènes à sensation. » (op. cit., p. 140).

Il conclut son propos avec l'*Empire du Soleil*, dont il dit qu'« il ne s'agit là que de mise en scène folklorique. Bernard Taisant nous a montré le véritable drame des Urus, peuple condamné par l'alcool dont l'abreuvent d'ignobles trafiquants... » (op. cit., p. 143).